

*Introduction*  
**Érudition et culture savante**

François BRIZAY

Afin de mieux comprendre ce que fut l'érudition pendant les siècles qui ont précédé le XIX<sup>e</sup> siècle, nous pouvons partir de la définition qu'en donne l'*Encyclopédie* :

« Ce mot, qui vient du latin *erudire, enseigner*, signifie proprement et à la lettre, *savoir, connoissance* ; mais on l'a plus particulièrement appliqué au genre de savoir qui consiste dans la connoissance des faits, et qui est le fruit d'une grande lecture. On a réservé le nom de *science* pour les connoissances qui ont plus immédiatement besoin du raisonnement et de la réflexion, telles que la Physique, les Mathématiques, etc., et celui de *belles-lettres* pour les productions agréables de l'esprit, dans lesquelles l'imagination a plus de part, telles que l'Eloquence, la Poésie, etc.

L'*érudition*, considérée par rapport à l'état présent des lettres, renferme trois branches principales, la connoissance de l'Histoire, celle des Langues, et celle des Livres. [...]

La connoissance des livres suppose, du moins jusqu'à un certain point, celle des matières qu'ils traitent, et des auteurs ; mais elle consiste principalement dans la connoissance du jugement que les savans ont porté de ces ouvrages, de l'espèce d'utilité qu'on peut tirer de leur lecture, des anecdotes qui concernent les auteurs et les livres, des différentes éditions et du choix que l'on doit faire entr'elles<sup>1</sup>. »

L'érudition est ainsi définie comme la maîtrise d'un savoir qui confère une connaissance profonde et étendue dans les domaines de la philologie et de l'histoire. Elle est un savoir approfondi fondé sur l'étude des sources historiques, de documents et de textes, et elle concerne un petit nombre de spécialistes qui font partie, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, de la République des lettres. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le développement de l'instruction et la spécialisation des disciplines, les savants constituent une nouvelle catégorie d'érudits aux côtés des philologues et des historiens. Il devient désormais impossible de maîtriser autant de savoirs qu'aux époques de Pic de la

1. *L'Encyclopédie*, Paris, Briasson et alii, 1751, t. V, p. 914.

Mirandole, de Jules César Scaliger (1484-1558) et de son fils Joseph-Juste Scaliger (1540-1609), du pasteur Samuel Bochart (1599-1667), du jésuite Athanase Kircher, de Nicolas-Claude Fabri de Pereisc ou de Louis Moreri, pour citer quelques figures marquantes de l'érudition à l'époque moderne.

Au-delà du cercle étroit des savants et des écrivains, l'érudition trouve des échos dans une culture lettrée. Ainsi, le modèle de l'humaniste féru de latin a continué à inspirer les systèmes scolaires des pays de l'Europe catholique et protestante bien après le Siècle des Lumières. Jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, les lycées ont contribué à y diffuser une culture fondée sur les humanités qui se distingue de ce que l'on a commencé à nommer « culture de masse » à partir du début des années 1960<sup>2</sup>. Edgar Morin nomme « culture cultivée » cette culture des classes dirigeantes qui, à ses yeux, « ne contient que le savoir des humanités, lettres et arts, un code raffiné, un système de normes-modèles se déversant autant dans l'imaginaire que dans un savoir-vivre<sup>3</sup> ». Il précise que « le savoir qui la constitue est celui des humanités aux racines gréco-latines ; il est de caractère littéraire-artistique<sup>4</sup> ». Depuis environ un demi-siècle, cette culture littéraire, où le latin, l'histoire, la philosophie, la poésie et le théâtre des xvii<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles tiennent une place considérable, a perdu de son importance dans les programmes scolaires. À une époque où les connaissances technologiques et scientifiques sont valorisées, il devient même de plus en plus difficile de définir la culture cultivée. Olivier Donnat écrit ainsi : « Qui aujourd'hui [...] peut prétendre ne pas ressentir un certain embarras au moment [de] [...] préciser [son] contenu<sup>5</sup> ? » Désormais, la notion de culture est appliquée à des domaines aussi variés que la gastronomie, la mode ou le sport.

Le temps n'est donc plus où la culture, avec un C majuscule, correspondait à ce que les sciences sociales nomment « culture cultivée » ou « savoirs savants », ces derniers étant compris comme « un *corpus* qui s'enrichit sans cesse de connaissances nouvelles, reconnues comme pertinentes et valides par la communauté scientifique spécialisée ». Le « savoir savant est essentiellement le produit de chercheurs reconnus par leurs pairs, par l'université. Ce sont eux qui l'évaluent<sup>6</sup> ». La culture savante désigne aujourd'hui les pratiques culturelles de la classe dominante<sup>7</sup>. Nous pouvons utiliser ce concept pour désigner

2. MORIN E., *L'esprit du temps. Essai sur la culture de masse*, Paris, Grasset, 1962.

3. MORIN E., « De la culturalanalyse à la politique culturelle », *Communications*, 14, 1969, *La politique culturelle*, p. 8. Voir [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm\\_0588-8018\\_1969\\_num\\_14\\_1\\_1192](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1969_num_14_1_1192).

4. *Ibid.*, p. 9.

5. DONNAT O., *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004, p. 94.

6. LE PELLEC J. et MARCOS-ALVAREZ V., *Enseigner l'histoire : un métier qui s'apprend*, Paris, Hachette éducation, 1991, p. 40.

7. Dans *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Ed. de Minuit, 1979, P. Bourdieu présente le capital culturel des classes dirigeantes comme un moyen de se distinguer du reste de la société. Ce capital repose, notamment, sur la fréquentation des musées et des salles de concert, de théâtre et d'opéra.

la culture des hommes de lettres qui, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, cherchaient à développer la connaissance d'une discipline sans avoir nécessairement les compétences et les savoirs des érudits et des membres de la République des Lettres. Avant de définir l'objet de cet ouvrage, nous allons évoquer les étapes de l'érudition et les méthodes de travail des érudits, à la lumière de travaux récents qui renouvellent l'étude de la culture savante.

Les savants apparurent avec l'écriture. Si l'on admet que les « porteurs du savoir » sont les hommes et les femmes qui proposent de nouvelles façons de concevoir la nature, le scribe fut le premier porteur de savoir qui codifia les connaissances en usant d'une technique nouvelle, l'écriture<sup>8</sup>. Les savants entreprirent alors le long chemin de la connaissance sans cesser d'intriguer leurs contemporains. La littérature les a souvent décrits. Pour ne prendre que l'exemple de la littérature médiévale, on trouve dans des dialogues platoniciens rédigés en langues vernaculaires des figures du savoir qui donnent l'occasion de réfléchir à la place accordée au sage et au savant dans la cité<sup>9</sup>.

La Renaissance accorda une place considérable à l'érudition. Après avoir mentionné l'hydraulique, l'agriculture, la géographie, la poésie, la prose et l'histoire, John Hale rappelle que « le programme humaniste s'ouvrit à des exemples et à des informations, à des signaux de reconnaissance -une citation, un nom- touchant tous les domaines de la culture<sup>10</sup> ». En outre, la Renaissance redécouvrit la critique. Entre 1569 et 1614, Henri Estienne et le « triumvirat » (Joseph-Juste Scaliger [1540-1609], Isaac Casaubon [1559-1614] et Juste Lipse [1547-1606]) rédigèrent environ 320 ouvrages qui recouvrent la somme des textes antiques tels qu'on les lisait alors. Ces auteurs et leurs contemporains humanistes redécouvrirent l'antique notion de critique comme un jugement personnel, rationnel et méthodique. Ce travail eut des conséquences qui dépassèrent l'érudition pure. Comme il existait alors une tension croissante entre pensée religieuse et lettres antiques, H. Estienne s'efforça, dans son *Thesaurus* (1572), de trouver une unité fondamentale entre la Révélation chrétienne et la philosophie profane. Il recourut à une méthode historique qui mena à la redécouverte de l'Antiquité « telle qu'elle était » et non plus « telle qu'elle devait être<sup>11</sup> ». En outre, l'humanisme du Nord imposa le mot « critique » et définit les pouvoirs de cette discipline. À la suite de Valerius Probus, qu'il connaissait par Suétone, Lipse assigna à la critique de « corriger, distinguer, annoter,

8. GINGRAS Y., KEATING P. et LIMOGES C., *Du scribe au savant. Les porteurs du savoir de l'Antiquité à la révolution industrielle*, Paris, PUF, 2000, p. 10-11.

9. ALEXANDRE-BERGUES P. et GUÉRIN J., *Savoirs et savants dans la littérature. Moyen Âge-xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Garnier, 2010, p. 10.

10. HALE J., *La civilisation de l'Europe à la Renaissance*, Paris, Perrin, 1998, p. 212.

11. JEHASSE J., *La Renaissance de la critique. L'essor de l'humanisme érudit de 1560 à 1614*, Paris, H. Champion, 2002, p. xvii.

illustrer», et sous Henri IV le nom latin *Critice*, et surtout les adjectifs et noms *critici*, devinrent courants<sup>12</sup>.

Contrairement à ce que pourrait suggérer les lignes précédentes, l'encyclopédisme n'est pas une invention de la Renaissance. Si le mot «encyclopédie» apparaît en français pour la première fois en 1532 dans le chapitre XIII de la première édition de *Pantagruel*<sup>13</sup>, il désigne ce genre ambigu, à la fois pédagogique et philosophique, qui existait au Moyen Âge<sup>14</sup>. Le *Speculum Majus* (1240-1260) du dominicain Vincent de Beauvais, par exemple, est un ouvrage de plusieurs milliers de citations d'auteurs antiques, patristiques et médiévaux qui font de lui une compilation organisée de type encyclopédique. En outre, les savants des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles qui se réclamaient de Varron et de Pline l'Ancien<sup>15</sup> nous rappellent que les origines de l'encyclopédisme remontent à l'Antiquité.

En ce qui concerne le xvii<sup>e</sup> siècle, pour la clarté du propos, il convient de distinguer l'encyclopédiste d'autres personnages savants comme l'amateur curieux qui recherche des *mirabilia* pour son «cabinet de curiosités» ou le cuistre, comme le pédant Hortensius de Sorel ou le pédant Granger de Cyrano de Bergerac<sup>16</sup>. Les concepteurs d'une encyclopédie voulaient construire un inventaire accessible et de taille raisonnable qui permette d'accéder à tous les savoirs. Dès le xvii<sup>e</sup> siècle, ils se rendirent compte de la vanité de leur projet: vouloir tout connaître est une folle ambition, il est impossible de raisonna-

12. *Ibid.*, p. xxiii.

13. Thaumaste dit: «En quoy ie vous puyz asseurer que [Panurge] m'a ouvert le vray puyz & abysme de Encyclopedie...»

14. BAILLAUD B., GRAMONT J. de, HÜE D. (dir.), *Encyclopédies médiévales, discours et savoirs*, Cahiers Diderot, 10, Rennes, PUR, 1998; BEONIO-BROCCHIERI FUMAGALLI M.T., *Le enciclopedia dell'Occidente medievale*, Turin, 1981 («Pedagogia», 20); BEYER de RYKE B., «Le miroir du monde: un parcours dans l'encyclopédisme médiéval», *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 81, fasc. 4, 2003, p. 1243-1275; DRAELANTS I., «Les encyclopédies comme sommes des connaissances, d'Isidore de Séville au XIII<sup>e</sup> siècle», dans STOFFEL J.-F. (dir.), *Le réalisme: Contributions au séminaire d'histoire des sciences 1993-1994*, Louvain-la-Neuve, 1996 («Réminiscences», 2), p. 25-50; GANDILLAC M. de (dir.), *La pensée encyclopédique au Moyen Âge*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1966; PICONE M. (dir.), *L'enciclopedia medievale. Atti del Convegno L'Enciclopedia Medievale, San Gimignano, 8-10 ottobre 1992*, Ravenna, Longo, 1994; RIBÉMONT B., *Les origines des encyclopédies médiévales*, Paris, H. Champion, 2001; ZUCKER A. (dir.), *Encyclopédie: Formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Actes des Journées d'études organisées au CEPAM de Nice, de 2007 à 2009, Turnhout, Brepols (Collection d'Études médiévales de Nice), 2013.

15. GRIMAL P., «Encyclopédies antiques», *Cahiers d'histoire mondiale*, IX, 1965, p. 459-482; LEHMANN Y., «Les grandes étapes de l'encyclopédisme antique. Avant-propos», *Actes du XXX<sup>e</sup> Congrès International de l'Association des professeurs de langues anciennes de l'enseignement supérieur (Mulhouse, 23-25 mai 1997)*, Mulhouse, 1998, p. 35 et suiv.; MURPHY, T., *Pliny the Elder's Natural History: The Empire in the Encyclopaedia*, Oxford, 2004; NAAS V., *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, Collection de l'École française de Rome, n° 303, 2002; NAAS V., «L'Histoire naturelle de Pline l'Ancien, texte fondateur de l'encyclopédisme?», dans GROULT M. (dir.), *Les encyclopédies. Construction et circulation du savoir de l'Antiquité à Wikipédia*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 25-45.

16. NÉDÉLEC C. (dir.), *Le xvii<sup>e</sup> siècle encyclopédique*, Cahiers Diderot, 12, Rennes, PUR, 2001, p. 13-14.

blement ordonnancer le savoir ; la curiosité scientifique est vaine curiosité car elle ne nous apprend pas à savoir vivre, qui est le but de toute philosophie<sup>17</sup>.

Pour se doter des outils de la connaissance, les érudits ont entrepris un patient travail. L'étude érudite et scientifique de la période médiévale, par exemple, débute au xvi<sup>e</sup> siècle. En Allemagne, des méthodes nouvelles furent appliquées au passé national par les « humanistes nationaux » comme Ulrich von Hutten, Konrad Celtis et Konrad Peutinger qui édita des sources du haut Moyen Âge, notamment les œuvres de Paul Diacre, en 1515 ; en France, les philologues Scaliger et Casaubon, et le juriste Cujas réalisèrent un travail similaire, et le juriste Pierre Pithou fut l'artisan des premières grandes collections de sources narratives de l'histoire de France : l'*Annalium et historiae Francorum ab anno Christi dcccviii ad annum dcccxc scriptores coetanei xii* (Paris, 1588) et les *Historiae Francorum ab anno Christi dcccc ad annum mclclxxxv scriptores veteres xi* (Francfort/Main, 1596)<sup>18</sup>. Le xvii<sup>e</sup> siècle fut le grand siècle de l'érudition ecclésiastique. Les mauristes s'intéressèrent particulièrement à l'étude des Pères, de la liturgie et de l'histoire, et les historiens sont encore redevables aujourd'hui à l'un d'eux, Jean Mabillon. Fondateur de la diplomatique<sup>19</sup>, il établit les règles de la critique externe des sources ; il entreprit des « annales » modernes qui sont des listes chronologiques de faits établis de façon critique, arrangés par années (*Annales Ordinis Sancti Benedicti* publiées en partie après sa mort par Dom Martène en 1703-1739) ; il fut également l'éditeur de collections de sources diverses comme les *Vetera analecta* (Paris, 1675-1685) et les *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti* (AA. SS. O.S.B.), entamés par d'Achery. Les jésuites s'intéressèrent particulièrement à l'histoire des conciles et des vies de saints du point de vue catholique. Ils se lancèrent aux Pays-Bas espagnols dans la publication d'une grande collection de textes hagiographiques pour distinguer, dans les vies de saints, la légende des faits. Ce projet aboutit en 1643 au début de la publication des *Acta Sanctorum* sous la direction des bollandistes<sup>20</sup>. À la même époque, des chercheurs individuels, éditeurs de textes et lexicographes, participaient à ce travail d'érudition sur le monde médiéval ; Etienne Baluze éditait des textes médiévaux et publiait des groupes de documents sur un personnage, une période ou un genre particulier comme les *Epistolarum Innocentii iii romani pontificis libri undecim* (Paris, 1682) tandis que Charles Du Fresne, seigneur du Cange (1610-1688), lut des milliers de textes dont il fit des copies ou des extraits, publia un *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*, qui est une

17. *Ibid.*, p. 20-21.

18. VAN CAENEGEM R.C., avec la collaboration de GANSHOF F.L., *Introduction aux sources de l'histoire médiévale. Typologie, histoire de l'érudition médiévale, grandes collections, sciences auxiliaires, bibliographie*, Turnhout, Brepols, 1997, p. 221-223.

19. Voir *De Re diplomatica*, Paris, 1681, suivi d'un supplément, *Librorum de re diplomatica supplementum*, Paris, 1704.

20. VAN CAENEGEM R.C. et GANSHOF F.L., *op. cit.*, p. 230-231.

liste alphabétique de termes techniques avec des explications en latin et des extraits de sources narratives et d'archives, et édita des sources narratives comme Villehardouin et Joinville.

Les érudits se dotèrent des moyens de faire des recherches, de les présenter et de les faire connaître. La note en bas de page est ainsi devenue un élément caractéristique des ouvrages savants, dès la Renaissance. Pour l'historien, elle apporte la preuve que l'auteur a accompli deux tâches essentielles : l'examen de toutes les sources relatives à la question qu'il étudie, et la construction d'un discours et d'un récit. Elle identifie donc les sources et apparaît comme la preuve du professionnalisme du savant qui y recourt<sup>21</sup>.

La transmission des savoirs est un élément capital du travail des érudits car ces derniers ont souvent constitué une communauté liée par la passion d'une discipline et soucieuse d'échanger ses découvertes. Entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, par exemple, la transmission des savoirs s'effectua dans des disciplines aussi variées que la philosophie, théorique et pratique, la physique, l'historiographie, la littérature proprement dite, généralement de fiction, et les écrits scientifiques ou techniques<sup>22</sup>. Les érudits connaissaient la culture latine : ils lisaient le latin et traduisaient des auteurs antiques<sup>23</sup>. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le savoir était regardé comme un trésor qu'on accumulait, qu'on classait et qu'on triait, et il avait un but moral : il existait une alliance humaniste entre savoir et sagesse, « science » et « conscience ». Cette période fut le temps des « polymathes », ces savants capables de maîtriser de nombreuses disciplines, à l'image d'Hermann Conring (1606-1681). Ce juriste allemand fut théologien, médecin, philosophe politique, historien, diplomate et juriste ; il enseigna à l'université de Helmstedt à partir de 1632 et fut un conseiller écouté de Christine de Suède et du roi de Danemark. Le savoir de ces figures étonnantes était véhiculé, transmis par des textes, qu'il s'agisse de poèmes didactiques, de dialogues ou de traités, et par l'image<sup>24</sup>. L'érudition, reconnue comme la plus haute forme de savoir, est remise en cause au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle par l'ambition philosophique d'une vision globale et d'un savoir encyclopédique. Avec la publication de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'encyclopédisme prend désormais ses distances avec l'érudition vue comme un examen vétilleux du détail.

21. GRAFTON A., *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 13.

22. NOBEL P. (dir.), *La transmission des savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance*, vol. 1, *Du XII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 5.

23. Voir l'*Inventaire critique des traductions d'auteurs anciens du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle* de Jacques Monfrin, présenté en 1955 à l'académie des inscriptions et belles-lettres et resté dactylographié, et complété par Frédéric Duval et Françoise Viellard qui ont ambitionné de publier un *Catalogue des traductions médiévales en français et en occitan de textes classiques*.

24. ROIG MIRANDA M. (dir.), *La transmission du savoir dans l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, H. Champion, 2000, p. 8.

L'étude de l'érudition est actuellement un chantier actif. Dans l'avant-propos des *Aspects de l'érudition hagiographique aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles*<sup>25</sup>, B. Joassart souligne que les spécialistes de l'histoire de l'érudition sont de plus en plus nombreux. Effectivement, des publications et des colloques récents témoignent de la variété des thèmes abordés<sup>26</sup>. Outre les travaux consacrés à des érudits<sup>27</sup>, les chercheurs s'intéressent particulièrement aux outils de l'érudition, comme le latin<sup>28</sup> et les correspondances savantes<sup>29</sup>.

Les communications réunies dans ce volume sont les actes de la journée d'étude du 16 mars 2012 et du séminaire que l'axe « Histoire comparée des cultures et des sociétés européennes » de la MSH du CERHIO-Angers a consacré en 2011-2012 à la culture savante et à l'érudition. Elles s'inscrivent dans une perspective diachronique afin de comprendre comment les savants et les érudits ont travaillé en Europe et au Proche-Orient pendant quinze siècles. Cette longue période qui va du III<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle présente en effet une unité dans le domaine du savoir : elle reste dominée par l'autorité des Anciens et par l'usage des langues dites « anciennes ». Les descriptions de l'Italie, publiées du xv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle et conçues pour un public cultivé sous la forme de guides ou de relations de voyage, sont des palimpsestes qui s'inspirent beaucoup des ouvrages des géographes et des chorographes antiques : dans leurs descriptions de l'Italie, Misson en 1691 et Deseine en 1699 reprirent des éléments du plan et des thèmes développés en 1550 par Leandro Alberti dans sa *Descrittione di tutta Italia* ; Alberti reprit pour l'essentiel l'*Italia illustrata* de Flavio Biondo (1474) qui avait abondamment puisé dans Strabon (vers 58 av. J.-C.-21/25 apr. J.-C.), Pomponius Mela (I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.) et Solin (III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.). En outre, en Europe occidentale, l'érudition fut longtemps rédigée et diffusée en latin, langue des universitaires et des savants, au moins jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle. Le latin ne fut

25. JOASSART B., Collection Hautes études médiévales et modernes 99, Librairie Droz, Genève, 2011.

26. Le *Journal of Early Modern Studies* a publié en octobre 2012 un numéro spécial intitulé « Shaping the Republic of Letters : Communication, Correspondence and Networks in Early Modern Europe » consacré aux différentes manières dont le savoir s'est diffusé dans la République des Lettres. L'université Paris Diderot a organisé du 17 au 19 novembre 2011 un colloque intitulé « Mobilités et circulation des savoirs » qui aborda, notamment, la question des transferts et les médiations (traductions, échanges scientifiques et épistolaires dans la circulation des savoirs). Les 12 et 13 juin 2013, l'université d'Angers a organisé un colloque sur le philologue et poète angevin « Gilles Ménage (1613-1692) ».

27. BARRET-KRIEDEL B., *Les historiens et la monarchie*, vol. 1, Jean Mabillon, Paris, PUF, 1988 ; BOUTIER J. (dir.), *Étienne Baluze, 1630-1718. Érudition et pouvoirs dans l'Europe classique*, Limoges, Pulim, 2008 ; HUREL D.-O., *Érudition et commerce épistolaire : Jean Mabillon et la tradition monastique*, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Textes et traditions », 2003.

28. WAQUET F., *Le latin ou l'empire d'un signe*, Paris, A. Michel, 1998.

29. BEAUREPAIRE P.-Y., HÄSELER J. et MCKENNA A. (dir.), *Réseaux de correspondance à l'âge classique (xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle)*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2006 ; BERKVEN-STEVELINCK C., BOTS H. et HÄSELER J. (dir.), *Les grands intermédiaires culturels de la République des Lettres. Etudes de réseaux de correspondance du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2005 ; BOTS H. et WAQUET F. (dir.), *Commercium litterarium, 1600-1750*, Amsterdam-Maarsen, Holland University Press, 1994 ; NELLEN H.J.M., « La correspondance savante au xvii<sup>e</sup> siècle », *Dix-septième Siècle*, XLV, 1993, p. 87-97.

pas seulement un signe, pour reprendre l'expression de Françoise Waquet ; il demeura aussi un outil de travail qui permit à des savants européens de correspondre et de faire connaître leurs travaux.

Pour réfléchir à l'originalité du travail accompli par des érudits et des personnes cultivées, et comprendre leurs objectifs et leurs méthodes avant les débuts de la démocratisation de l'enseignement au XIX<sup>e</sup> siècle, nous avons choisi de privilégier quatre thèmes.

L'érudition renvoie d'abord à la collecte, à la lecture et à l'exploitation des sources. Quelles sources les érudits ont-ils utilisées ? Dans l'Europe de culture gréco-latine, ils ont abondamment puisé dans les écrits des Anciens. Cassius Dion était ainsi familier de la tradition littéraire ethnographique antique, l'*Anthologie* de Stobée est un catalogue de citations des auteurs grecs et latins ; Raban Maur et Erasme compilèrent dans les écrits des Anciens une grande variété de textes poétiques et en prose. Toutefois, loin d'être de simples compilateurs, ces auteurs s'approprièrent les écrits qu'ils citaient, s'efforcèrent de les rendre accessibles à leurs lecteurs et les mirent au service d'un projet pédagogique ou intellectuel cohérent.

Les écrits des érudits permettent de voir comment ils travaillaient et de repérer les objectifs qu'ils poursuivaient. L'érudition fut-elle neutre ? Avait-elle pour seule mission de diffuser des savoirs et d'accroître la connaissance des hommes dans différentes disciplines ? Des travaux ont déjà envisagé l'usage de l'érudition comme arme dans les conflits religieux au XVII<sup>e</sup> siècle. Or, cette dimension polémique existait depuis longtemps. Pour Lactance, l'érudition fut un enjeu dans l'affirmation des chrétiens face aux païens. Le patriarche de l'Eglise de l'Orient, Timothée I<sup>er</sup> (780-823), dont le travail s'inscrivait dans un contexte de transmission de la pensée grecque en Orient, rédigea des lettres dont certaines sont de véritables discussions intellectuelles. Pour traduire et comprendre les textes arabes qu'il étudiait, le pasteur Samuel Bochart (1599-1667) recourut à deux pratiques communes aux savants : il emprunta des manuscrits rédigés en arabe et il entretint une stimulante correspondance avec des érudits qui maîtrisaient des langues anciennes et modernes du Proche-Orient.

Comment les érudits faisaient-ils connaître les résultats de leurs recherches ? Cette question conduit à s'interroger sur les aspects matériels de l'érudition, notamment sur la rédaction et la réalisation des manuscrits, sur le paratexte et l'édition des imprimés. L'étude du *scriptorium* de Charles I<sup>er</sup> d'Anjou à Naples entre 1278 et 1282 permet de souligner la diversité des hommes qui travaillaient dans cet atelier (*scriptores*, *correctores*, enlumineurs) et d'analyser les étapes de la confection d'un manuscrit, en l'occurrence celui de la traduction en latin du *Kitāb al-Hāwī* composé par les disciples du médecin iranien d'Abū Bakr Muḥammad al-Rāzī. Pour accéder aisément au contenu des ouvrages, les imprimeurs mirent au point des index et des tables des matières. Les lieux communs, qui étaient des répertoires

d'idées communément admises, suscitèrent des techniques d'indexation qui amenèrent les bibliographes, les bibliothécaires et les libraires du XVII<sup>e</sup> siècle à fixer les règles de la description bibliographique et à élaborer des classements systématiques des notices de livres. Au siècle suivant, la figure de l'honnête homme, qui supplanta celle de l'érudit, posa des problèmes spécifiques aux éditeurs qui durent mettre en œuvre de nouvelles stratégies pour minimiser les risques que leur posaient les livres érudits. L'imprimerie, qui a contribué à la diffusion de l'érudition, a-t-elle introduit une rupture des pratiques dans la présentation des savoirs ? Il est difficile de répondre à cette question qui mériterait à elle seule une étude.

Le monde de l'érudition est souvent réduit à quelques grandes (et pittoresques) figures, mais à côté des savants et des humanistes reconnus, quelle place tenaient les hommes et les femmes qui, sans rédiger des œuvres majeures n'en participaient pas moins à la vie intellectuelle de leur époque ? Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les frères Resta firent partie, dans le Nord et le Centre de l'Italie, du premier cercle des connaisseurs qui reçurent l'humanisme et ils contribuèrent à sa diffusion. Dans leurs encyclopédies, publiées respectivement en 1501 et en 1630, Valla et Alsted rédigèrent des notices sur la médecine qui témoignent de leur souci de s'adresser à des médecins et à des lecteurs cultivés. Comme ils souhaitaient transmettre à leur public un savoir accessible, ils furent confrontés à la question délicate du rapport entre savoir spécialisé et érudition. Au XVII<sup>e</sup> siècle, en dépit de sa culture et de sa solide connaissance d'auteurs comme Malebranche et Descartes et de sa réflexion dans des domaines aussi variés que la médecine, la physique ou la théologie, Isaac Papin rencontra peu d'écho dans la République des Lettres. Sa *Vanité des sciences* n'a peut-être pas eu beaucoup de lecteurs, mais elle est un indice de la culture d'un homme qui exerça les fonctions de précepteur et de directeur de conscience. L'historien ne doit pas perdre de vue qu'à une époque où plus des deux tiers de la population française étaient analphabètes, l'érudition n'intéressait qu'une minorité. Dans l'Anjou du XVIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, les élites cultivées s'intéressaient surtout au théâtre et à la littérature mais délaissaient la culture savante.

Les communications proposées dans les pages suivantes permettent de souligner la diversité et la richesse de la réflexion sur le monde de l'érudition. Elles suggèrent trois remarques. L'espace de la culture savante gréco-latine ne se réduit pas à l'Europe mais comprend aussi le Proche-Orient chrétien dont l'apport intellectuel fut souvent ignoré ou sous-estimé. Le savoir fut longtemps élaboré par les clercs, que leur formation et leur rôle de défenseur de l'orthodoxie incitaient à connaître les langues nécessaires pour lire l'Ancien et le Nouveau Testament. Enfin, les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ouvrirent la voie à une érudition qui s'intéressa à des sujets non religieux et participa à la laïcisation de la pensée.